

Sarah joue du Piano

Deux étoiles de mer virevoltent sur le clavier du piano dans le salon feutré des Larosh, de noires en blanches et d'une octave à l'autre, elles caressent les touches en sautilant sur l'ivoire et l'ébène, qui font vibrer les cordes de métal tendu enfermées dans ce bois noir verni où se reflète le bronze de Mozart placé sur le napperon blanc. Ce sont les mains de Sarah qui glissent sur ce nocturne de Chopin, qui embaume les murs et le parquet de chêne. Dans cette suave odeur sonore, les anges dorment, bercés par les effluves de ces vibrations, dans ce mystère de l'incarnation du vivant. L'âme exulte en son art dans ce gisement d'amour absolu. Sarah ne fait qu'un avec Dieu. Ses yeux de couleur *nuit de voûte étoilée* puisent dans la partition les notes qui ricochent dans l'espace de la pièce et se dissipent comme un nuage blanc dans l'infini. Elles emprisonnent l'instant, soulignent le moment, dans ce mouvement de banc de poissons argentés qui n'ont de cesse de se mouvoir dans une harmonie parfaite, car la vie est un océan de carreaux dont la beauté n'a d'égale que sa cruauté.

Les bras tendus, Sarah semble nager, survolant les récifs dans cet aquarium – ou ce nid douillet – que ses parents ont construit pour elle. Une barrette vient stopper la vague brune de ses cheveux sur son front de mer, et ses sourcils, tel du varech, délimitent cette plage de sable vierge de toute impureté que tout homme aimerait voir avant de mourir. Ce visage de madone respire les alizés d'une vie douce. D'écume en ressac le temps qui passe reflue au gré de ces dunes sur ce rivage devenu femme.

Cette créature est née d'un couple de Juifs, dans ce mouvement perpétuel de marée qui a construit ce temple dans l'amour charnel.

Le chat enroulé sur un fauteuil se lève d'un coup, s'étire et part la queue droite vers la porte d'entrée. Il avertit de l'arrivée de maman qui revient des courses en se frottant aux pieds du portemanteau. Le bruit de la serrure se fait entendre, on ne trompe pas le flair du félin qui attend son morceau de mou que le boucher a gardé pour sa cliente. De miaulements en bruit de talons sur les lattes de bois ciré, le claquement de la fermeture de la porte annonce madame Larosh. Elle prévient sa fille d'aller chercher papa au magasin. Ce tailleur aux mains d'or, installé devant sa machine à coudre, son mètre autour du cou dans cette ambiance de rouleaux de tissu empilés, de gros ciseaux, de patrons, de craie dans son atelier séparé de la boutique par un lourd rideau d'étoffe bleu foncé, ne voit pas passer les heures.

Sarah ne se fait pas prier, elle s'engouffre dans le manteau de sa mère encore chaud et descend l'escalier en ignorant l'ascenseur comme d'habitude. Une fois dehors, elle prend la rue Alphonse Karr, traverse le passage clouté du boulevard Victor Hugo à deux pas de la boutique. Elle ouvre la

porte qui fait son bruit aigu de clochette. Son père, comme le chat, n'est pas dupe. Il devine à sa façon d'entrer dans le magasin que c'est son diamant d'amour qui vient l'extirper de son quotidien de tailleur. Le dos tourné, devant sa table de travail : « cinq minutes, et je viens ! », lui dit-il. Elle l'enlace par derrière et l'embrasse sur la joue. Dans ces instants magiques qui n'ont l'air de rien, il est l'homme le plus heureux du monde. Sarah prend le balai et la pelle en fer pour ramener à elle les morceaux de tissus qui traînent sur les tommettes rouges et fait place nette dans l'atelier. Une fois le rideau de fer baissé, ils partent tous les deux, bras dessus bras dessous, dans leur tanière de bonheur où maman mitonne dans ses casseroles la surprise du soir. Le temps de rentrer, Larosh relève plusieurs fois son Borsalino pour saluer les rencontres habituelles de ces trottoirs qu'il arpente depuis plus de vingt ans.

Avec ces années trente qui s'achèvent, son bonheur est absolu. Madame Larosh, après deux fausses couches, a mis au grand jour cette pépite d'or pur qui fait le paradis du couple.

Après l'odeur de l'oignon cuit dans l'entrée, puis quelques mots échangés, le maître des lieux s'installe dans son fauteuil avec le journal qui l'attend sur le guéridon. Sarah va chercher les pantoufles, défait les lacets de son dieu de père qui a déjà le nez dans les mensonges imprimés sur le papier. En première page, on parle de tout et surtout de rien, tandis qu'au milieu, un petit encart raconte la Pologne envahie ; mais qu'importe, c'est loin, et puis nous avons la ligne Maginot. Les Allemands n'ont qu'à bien se tenir, sinon gare à eux ! Sarah dresse la table dans le séjour, comme tous les soirs, chez les Larosh on ne mange pas dans la cuisine. La

vie est trop courte, il faut en profiter. Chacun sa serviette dans son anneau d'argent, le repas est pris sous la bienveillance du chandelier à sept branches qui trône sur le marbre du bahut devant un miroir qui agrandit la pièce, qui n'en a pas besoin.

À peine la soupe est-elle servie, que madame Larosh taquine son mari à propos de certains clients qui se font tirer l'oreille pour le payer : « Quand on n'a pas le sou, on ne renouvelle pas sa garde-robe ! » Et lui de plaisanter en regardant sa fille : « Nous irons à la soupe populaire, Maman avec son manteau d'hermine : la charité s'il vous plaît, la charité ! » Et Sarah d'en rajouter : « Je pourrais jouer du piano dans la rue, on me jettera des pièces ! »

Madame Larosh repart à la cuisine avec les assiettes creuses où le rôti accompagné d'une salade l'attend. Elle est habituée à ce genre de quolibets, elle a deux enfants à la maison, mais elle veille au grain. Sarah, bachelière depuis quelques mois, veut consacrer sa vie à la musique. Ses parents la laissent vivre. Pour eux, un mari bien né fera l'affaire. Elle est belle, intelligente et très courtisée à la synagogue, les antennes du Rabin l'attestent. Ce ne sont pas les futurs médecins ou avocats qui manquent à Nice. La vie fera le reste, il ne faut rien précipiter. Du haut de ses dix-neuf ans, Sarah, encouragée par le conservatoire, se voit concertiste. Il n'y a pas de mal à se faire du bien, les rêves forment la jeunesse.

Revenons à notre petit encart dans le journal local : « Dormez, braves gens, dormez. » ; quelques lignes, quelques phrases, histoire d'en parler sans vous déranger dans votre insouciance ! Monsieur Larosh est content, le cours de l'or est monté, il est plus riche qu'avant. Cet ancien

poilu aime son pays, mais il ne s'est pas battu pour rien. Les rumeurs sur une deuxième guerre mondiale ne sont que des ragots... Les politiciens et les journalistes l'affirment, et puis il faut le répéter, nous avons la ligne Maginot. On évite de dire que l'Amérique a financé l'Allemagne qui est devenue une grande puissance militaire à la botte du diable en personne. Les Juifs sont en enfer de l'autre côté du Rhin, mais chut !

La statue de la Liberté s'est transformée en faucheuse. La peste est de retour en Europe ! Même Staline a du mal à dormir malgré ses arrangements. On n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace.

En France, la grande finance juive et chrétienne a quitté le navire et Sarah joue du piano.

Madame Larosh prépare shabbat. Le juif et le chrétien vivent en harmonie dans ce pays des droits de l'homme et les vaches sont bien gardées. Mais l'Américain dans son fauteuil roulant n'aime pas ça, il arrose l'Allemand de pétrole à crédit pour assouvir les basses besognes du *boche* dans son infini complexe d'infériorité. Cette marionnette à moustache carrée, manipulée par le *Tonton Sam*, obéit au doigt et à l'œil, et les ficelles ne seront pas coupées tant que le chaos ne sera pas installé. L'Europe est un puits de science et surtout d'inventions, on ne peut remonter les seaux qu'en marchant sur les cadavres. Qu'importent les millions de morts si ça peut servir !

Et Sarah joue du piano.